

MA PREMIÈRE VIE

— Polar —

ROMAN

MA PREMIÈRE VIE

Aurèle DIEUDONNÉ

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-310-6

« Je t'aime éperdument, et je te le dis, et je te le répète, et mes paroles te l'expriment, et mes baisers te le prouvent, et quand j'ai fini... je recommence. Je voudrais recommencer ainsi pendant l'éternité, et chaque soir, je regrette la nuit qui va s'écouler sans toi, et chaque matin, j'en veux au soleil de briller, comme aujourd'hui, quand tu n'es pas dans mes bras. »

Victor Hugo

« Il faut être toujours ivre. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules, il faut s'enivrer sans trêve. De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous ! »

Charles Baudelaire

1. DANS L'ATTENTE DE QUELQUE CHOSE

1.

La lune, aux trois quarts pleine, se levait dans la cime du saule, baignant les branches d'un halo argenté.

— Qui est là ?

En pleine nuit, j'ai levé les yeux.

Une lumière s'étalait par-dessus la porte de ma chambre. Elle était blanche et bruyante, cette lumière. Claire et légère. Je n'ai pas eu peur. Non. Ce n'était pas la première fois que je la voyais. Elle se promenait souvent ici, à cette heure-ci. Me ramenait en enfance. À l'époque où je passais mes nuits à rêver, allongé sur le ventre, fantasmant sur mes joies adultes, dans la petite chambre de l'appartement de ma grand-mère. Là, alors que mamie s'endormait devant la télévision une clope allumée au bec, je me voyais astronaute, policier, acteur ou pompier. Toutes les nuits, j'entendais les louanges. J'attisais la gloire et touchais les anges. Toutes les nuits, on m'applaudissait. On m'adorait. Et l'ennui était banni à jamais.

Je fermais les yeux et un monde s'étalait à mes pieds. Loin de Paris, j'étais dans l'espace. La Lune devenait mon matelas, Vénus ma terrasse. Les étoiles dansaient pour moi, rien que pour moi. Il n'y avait de place pour rien d'autre que l'exaltation.

Et c'est ainsi que j'imaginai mon brillant futur. C'était mon monde, ma création. J'y étais la culture. On parlait de moi dans les journaux, on m'invitait sur les plateaux, me demandant avec intérêt la recette de mon succès. Et moi je répondais par des sourires muets. Car personne ne pouvait plus me voler mes trophées.

Mais comme tout le monde, j'ai grandi. Enfin, vieilli...

Hélas.

La petite chambre de l'appartement de ma grand-mère est devenue une suite luxueuse, partagée avec une femme de goût et de classe. L'odeur de cigarette froide est devenue celle d'une bougie parfumée. Hélas. Tout le temps la même : épicée, boisée, une odeur de fleurs fraîches se mêlant à des notes ambrées. Ah ! on voyageait avec cette bougie. Pas suffisamment loin à mon goût, mais il y avait l'idée d'évasion, c'était déjà pas mal. C'est peut-être bien pour ça que ma femme l'achetait, cette bougie infernale.

Moi, en revanche, je n'avais plus le droit de fumer. Ah ça, non ! Pensez-vous ! Ma femme ne le tolérait pas :

— « Tu pues après avoir fumé ! », qu'elle me disait. Du coup, j'ai arrêté, non pas parce que je « puais », mais bien parce que toutes les cellules de mon corps me conjuraient de le faire. C'était ça ou le cancer. Ça m'a pris quinze ans, mais j'ai vite fait mon choix. Ma femme, de son côté, a diminué l'alcool pendant deux mois. Faut bien faire des compromis, pas vrai ?

Mais c'étaient surtout mes nuits qui s'étaient transformées entre temps. Plus de place aux rêves. J'avais cinquante ans et l'heure du cauchemar avait sonné.

Durant cette nuit sans étoiles, je me suis levé et j'ai ouvert la porte.

2.

Au milieu de l'obscurité, Lucille était en robe de chambre et sa chevelure platine était tout emmêlée et ébouriffée. Elle sirotait un grand verre de boisson transparente devant l'écran de son ordinateur. *Probablement de la vodka*, ai-je pensé sans rien dire à haute voix. Je l'ai regardée avec une certaine amertume ; elle n'a pas daigné lever les yeux de son écran. Tant pis. De toute façon, quoi que je dise, elle m'aurait trouvé exaspérant.

Comme à chaque fois.

Une vibration émise par ma montre m'indiqua qu'il était deux heures. « *Le moment idéal pour l'inspiration* », murmurai-je, prêt à me mettre au boulot. Je me suis préparé un café, long et noir, l'ai avalé d'une traite, puis je suis descendu au garage, suivi de près par mon chien, Sumo.

Il ne me lâchait jamais, ce clebs. Faut dire, je l'avais sauvé des griffes de l'euthanasie. Le pauvre Sumo avait été abandonné et personne n'en voulait. Les gens ne rêvent pas d'un énorme Rottweiler éborgné, c'est pas classe, sans compter que ça prend de la place. Puis il était plus tout jeune, mon gentil Sumo. Il allait sur sa première décennie et, à en juger l'état actuel de son organisme, il en avait plus pour très longtemps. Mais à mes yeux, il était superbe, avec son regard jaune, ses babines luisantes et son museau abîmé.

Je lui ai tapoté le crâne avec tendresse et lui ai servi un grand bol de croquettes. S'il avait pu parler, il m'aurait remercié, et plutôt deux fois qu'une. *Avec plaisir, mon grand.*

Je me suis laissé tomber sur ma chaise. J'ai pris une grande inspiration et me suis massé les paupières. Il était temps de fermer la

parenthèse, de s'y mettre. Assez de procrastination. Ça faisait deux semaines que je n'avais plus essayé et je sentais que le moment était venu de nous réconcilier. *Mea culpa, Poésie, je n'aurais pas dû t'abandonner.*

Un regain de motivation ! Voilà exactement ce dont j'avais besoin. J'ai attrapé une feuille blanche, un stylo noir, fermé les yeux et... me suis retourné avec exaspération : un cliquetis répété perturbait ma création.

Les hamsters s'amusaient sur leur roue. Je les avais presque oubliés ceux-là. Carrie et Igloo. L'un noir, l'autre roux. Comme moi, ils étaient relégués au garage. Je me suis retourné vers eux et les ai salués, bêtement. Bien sûr, ils n'ont pas levé les yeux, trop occupés à tourner en rond comme deux bandits avant un braquage. Eux avaient la chance de s'aimer encore. Ou n'avaient-ils tout simplement pas le choix ? Je n'en sais rien, toujours est-il qu'ils ne s'étaient pas encore entretués et que ça, c'était à noter. Moi, si on m'avait foutu dans une cage avec Lucille, quelques heures auraient suffi pour que ça s'envenime.

Pourtant, ma femme, il y a des jours où je l'avais sacrément aimée. Je la considérais en quelque sorte comme mon homonyme : identiques en tout point ; éloignés sur l'essentiel. Mais encore une fois, le temps est passé. L'amour a changé. S'est transformé.

J'ai commencé à écrire, laissant libre-court à mon imagination qui s'est libérée comme une hallucination. J'ai gribouillé. Noirci la feuille vierge. Laisse mon empreinte sur un bout de papier chiffonné.

Puis je me suis relu. Et c'était absolument atroce.

3.

Je cherchais une poésie macabre, écrite dans la langue des morts, un truc bien sombre, en alexandrins ; pff, tu parles. On était plus proche d'une parodie, d'un massacre. Je cherchais du sanguin, je ne trouvais que du dandin. J'avais écrit quatre lignes. En une heure. Et sur ces quatre lignes, je n'épargnerais qu'un mot : « honneur ». Probablement le seul qui aurait mérité d'être développé. Développé par moi, l'homme aux extrêmes antipodes de l'honneur.

J'ai ri. D'un rire franc et découragé. La vie était décidément provocatrice. Ça faisait d'ailleurs longtemps qu'elle se foutait de moi, m'enfermant entre ses longs doigts sournois. Après m'avoir fait croire au bonheur amoureux, elle m'avait embourgeoisé, me retirant tous les privilèges offerts à la naissance : ceux du rêve apprivoisé.

Aujourd'hui, je n'avais plus rien, car j'avais tout. Et avoir tout a un coût.

Ma femme ne me regardait plus, probablement qu'elle me trompait déjà ; mes parents vivaient sur un autre continent, mais bon ils m'envoyaient des cartes postales à chaque Noël, ça compensait. Quant à mes seuls amis, ils étaient pères de famille, avec un job, un « vrai », pas un truc d'artiste sans avenir.

J'avais bossé quelques années dans un conservatoire, en tant que prof de solfège, mais finalement l'héritage laissé par ma grand-mère m'avait laissé amplement suffisamment pour tenter ma chance dans la vie de poète. C'était fait pour moi, j'en étais persuadé. Alors, il y a cinq ans, je m'étais dit : « rien à foutre ». On avait tenté de m'en dissuader. Mais rien à foutre. Non. Rien à foutre. J'étais probablement pas de la trempe d'Aragon, Rimbaud ou Hugo, mais